

CONDAT

Albert Monier au centre des discussions

Pour célébrer ses 20 ans, l'association Albert Monier, a organisé un après-midi rencontre autour du thème « Albert Monier, photo reporter ». Même si le public n'était pas totalement au rendez-vous (une quarantaine de personnes ont participé à la manifestation), l'œuvre du célèbre photographe local a une nouvelle fois été valorisée.



ALBERT MONIER. Des échanges et des conversations ont émaillé l'après-midi.

Dans un premier temps, Rémi Bouquet des Chaux et Pascal Chareyron de la Fondation Varenne ont présenté avec beaucoup de détails et d'enthousiasme l'opération pilotée avec le collège Georges Pompidou, représentée pour l'occasion par Véronique Granier. Elle s'est dit « enchantée du partenariat et de la participation active des élèves pour la deuxième année ». Ce travail collaboratif a permis la réalisation d'un

beau reportage photographique sur le collège à l'occasion de la fête du cinquantenaire.

La deuxième partie de ces rencontres a été pilotée par Marie-Hélène Lafon qui, en spécialiste de l'œuvre d'Albert Monier, s'est positionnée en éducatrice plus qu'en écrivaine pour relater l'inspiration des jeunes photographes. « L'écriture poétique d'Albert Monier

les a véritablement influencés : les clichés réalisés en 2018 sont très parlants dans leur réalisme, et dans le pittoresque qu'ils ont su saisir. »

En dernière partie, Sophie Sizabuire, directrice adjointe des musées d'Aurillac, a procédé à une analyse des cartes postales d'Albert Monier (plus de 1.600 spécimens différents) qui témoignent d'un passé révolu.

Lors de cet après-midi, des échanges et commentaires avec l'assistance ont eu lieu sur tous les thèmes et ces rencontres se sont conclues par des conversations autour d'un buffet.

À noter, qu'une exposition temporaire avec une vingtaine de clichés – dont des inédits prêtés par Michalet – est visible à l'espace de la Grand'rue, de 15 heures à 18 heures, tous les jours, en accès libre. ■



Extraits du texte rédigé par l'écrivaine Marie Hélène Lafon à l'occasion des 20 ans de l'association Albert Monier qui met en mots l'expérience sensible des collégiens qui ont photographié à la « manière d'Albert Monier » les environs du collège en mai 2018.

« Condat existe. On le savait. On nous l'avait déjà dit, raconté, suggéré ; d'aucuns, Marie-Aimée Méraville, Albert Monier, Christian Malon, pour ne citer qu'eux, le prétendaient avec insistance, l'écrivaient même, avec des mots, avec des images, on les croyait volontiers, mais rien ne vaut, pour mieux s'en assurer, en 2019, au train où vont les choses du monde, trente-trois images bien senties, prises sans ambages et sans chichis, en mai 2018 par 14 élèves de la classe de sixième du collège Georges Pompidou de Condat. »

« Ils y sont allés, appareil en main. Je ne sais pas s'ils ont eu peur, s'ils ont hésité, rechigné d'abord comme on le fait parfois, déjà, à onze ou douze ans, ont-ils soufflé bougonné traîné les pieds et fermé d'abord les écoutilles. Il n'y paraît point. Je ne le sais pas et ne veux pas le savoir. S'ils ont eu peur, ils ont terrassé la peur, l'ont renvoyée dans les cordes, KO au tapis la peur ; et le désir, s'ils ne l'avaient pas, ils l'ont inventé, ils l'ont apprivoisé, ça se voit, ça se sent, le désir et le plaisir, ça se voit, ça se sent, et, encore mieux, ça se partage, c'est contagieux, c'est une bonne maladie. »

« La chasse aux images, donc, fut ouverte, pour une poignée d'heures, un beau jour de mai 2018, le 24, un jeudi vert et bleu, vibrant de lumière jeune ; seul chacun, ou en escouade riieuse, ou en paire timide, un peu furtive, ils ont arpenté le terrain, se sont fauflés, tapis peut-être, embusqués, ici ou là ; ils ont été tenaces, ils ont dû se montrer patients, changer leur fusil d'épaule, s'adapter à ce qui surgit, au miracle jailli d'un instant, renoncer à suivre la piste d'une idée première pour mieux inventer ce à quoi ils n'auraient pas cru pouvoir penser. Ils ont appris, ils ont fait, ils ont exploré leurs limites et les ont repoussées ; ça s'appelle vivre, et créer ; ça s'appelle inventer sa vie, à Condat, et /ou ailleurs dans le monde qui est vaste autour de Condat. »

« Autour de Condat, d'abord il y a les bois ; ils sont drus, ils moutonnent, ils s'arrondissent, ils font velours et toison, un fil de fer barbelé les effleure, les griffe, et ne les contient pas, ils cernent et embrassent les prés, avalent les maisons, tutoient le ciel ; les photos de Sacha, Lucie, Simon, Adrien ou Lisa le disent. Les bois font paysage et le paysage serait le corps du pays, sa matière même, vivante, charnue, inépuisable. Les peupliers d'Adrien sont tout cela à la fois, vivants, charnus, inépuisables et drus, dévorés de lumière, lancés, vrillés dans l'air bleu, frisés de vent vif. On pourrait penser, j'ai pensé, aux peupliers innombrables de Claude Monet qui flambaient pour toujours dans nos mémoires et enjambent les siècles en sentinelles gaillardes et lumineuses.

Les rivières aussi enjambent les siècles, et même les millénaires ; elles babillent jusqu'à nous, joyeuses, moirées ; Lisa, Alban, ou Lucie le savent et le montrent. Dans leurs images nous entendons les eaux de la Santoire, de la Rhue, ou peut-être du Bonjon, rouler sur leur lit de cailloux, caresser la pile d'un pont, et filer sous la double guipure des feuillages dansants. Rien n'arrête les rivières, rien n'arrête la lumière qui galope et flamboie, noie le ciel et dessine sur la terre des ombres fraîches, propices. Les bois, les arbres, les prés, les rivières, le ciel, et la lumière posée sur tout ça, le monde est là, en place, et les corps peuvent entrer dans la danse, les corps et les visages, les regards, les gestes, qu'il s'agirait de saisir, au plus intime, au plus juste. »

« C'est à Condat, Cantal, pays perché, où les enfants inventent des mirages dans la lumière de mai. Grâce leur soient rendues, aux mirages tenaces, à la lumière de mai, et aux enfants. »